

Le marché des métaux à l'époque romaine. Acteurs privés et publics

Christian Rico, Claude Domergue

▶ **To cite this version:**

Christian Rico, Claude Domergue. Le marché des métaux à l'époque romaine. Acteurs privés et publics : L'exemple du plomb et du cuivre hispaniques (IIe s. av. J.-C. – IIe s. apr. J.-C.). Didier Boisseuil; Christian Rico; Sauro Gelichi. Le marché des matières premières dans l'Antiquité et au Moyen Âge, Publications de l'École française de Rome, pp.355-378, 2021, 9782728314065. 10.4000/books.efr.8132 . hal-03318907

HAL Id: hal-03318907

https://univ-tlse2.hal.science/hal-03318907

Submitted on 11 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHRISTIAN RICO ET CLAUDE DOMERGUE

LE MARCHÉ DES MÉTAUX À L'ÉPOQUE ROMAINE. ACTEURS PRIVÉS ET PUBLICS

L'EXEMPLE DU PLOMB ET DU CUIVRE HISPANIQUES (IIe S. AV. J.-C. – IIe S. APR. J.-C.)

Existait-il un marché des métaux à l'époque romaine ? Si l'on entend par là l'existence d'un système global, à l'échelle du monde romain – ses marges comprises –, dans lequel les réseaux et les relations, et donc l'information, permettaient et de mieux évaluer les demandes en métaux et d'en fixer les prix en fonction de l'offre, et par conséquent d'en faciliter la circulation, force est de constater que la documentation disponible, essentiellement épigraphique et archéologique, ne pousse pas à retenir une telle idée. Il existait bien en revanche des lieux de marchés, et ceux-ci étaient non seulement nombreux mais ils étaient aussi d'importance très variable, une importance déterminée non seulement par les besoins mais aussi par les ressources locales. À l'exception du fer, métal universel, accessible à peu près partout, quoique dans des quantités très variables, l'approvisionnement en métaux nobles, l'or et l'argent, comme en métaux vils, le cuivre, le plomb et l'étain, dépendait en effet de régions ou de districts métallifères spécialisés, capables de répondre à la demande d'où qu'elle vienne, de satisfaire des commandes aussi bien publiques que privées, et donc d'alimenter un commerce à plus ou moins grandes échelle et distance. Ce commerce est essentiellement renseigné aujourd'hui par trois sources, l'archéologie, la géochimie et l'épigraphie. Les épaves sous-marines et les découvertes de lingots métalliques, soit en mer, soit, plus rarement, sur terre, permettent, une fois portées sur une carte, de visualiser le trafic commercial qui s'est développé entre les grands secteurs de l'activité minière et leurs différents marchés, d'en tracer les routes comme de proposer une évaluation qualitative des exportations de métal[1]. La géochimie, d'autre part, complémentaire de l'archéologie, a représenté un

[1] Rico – Domergue 2014 ; 2016 ; Domergue – Rico 2018.

bond en avant considérable ces vingt dernières années pour la connaissance de ces mêmes circuits commerciaux et des rapports entre zones de production et marchés en identifiant l'origine des lingots en question. Sont concernés aujourd'hui le cuivre et le plomb (isotopie du plomb – LIA), de même que, mais dans une moindre mesure, le fer dont de nouvelles méthodes de traçabilité sont expérimentées avec des résultats encourageants sur l'identification des sources possibles du fer exporté par voie maritime[2]. L'épigraphie est la troisième source, celle en tout cas dite de l'*instrumentum domesticum*, selon la terminologie employée par les éditeurs du *CIL* qui avaient créé une catégorie à part regroupant toutes ces inscriptions sur les objets d'utilisation courante, briques et tuiles, vaisselle céramique, *fistulae*, parmi d'autres, de même que sur les objets mêmes du commerce, amphores et, bien sûr, lingots métalliques. Sur ces derniers, ces inscriptions, moulées au moment de la confection des lingots ou imprimées à un moment ultérieur, nous permettent de mettre des noms sur les différents acteurs qui sont intervenus tout au long de la chaîne opératoire de la production mais aussi de la commercialisation du métal, ou en tout cas de certains métaux. C'est le cas des lingots de plomb et de cuivre hispaniques.

L'Hispanie figure au premier rang des grandes régions productrices de métaux dans l'Antiquité. Elle attira très tôt les grandes civilisations méditerranéennes, les Phéniciens puis les Grecs. Les Carthaginois prirent le contrôle dans les dernières décennies du III^e^ s. av. n. è. d'un des plus importants districts métallifères de la Péninsule, celui de Carthagène. Une fois maîtres de l'Hispanie, les Romains amplifièrent en même temps qu'ils systématisèrent l'exploitation des riches gisements péninsulaires, dans le Sud-Est en premier lieu, puis dans les régions intérieures de la province d'Ultérieure (Sierra Morena), enfin dans le Sud-Ouest (ceinture pyriteuse), avant de jeter leur dévolu sur les vastes gisements aurifères alluvionnaires de l'Asturie-Galice. Cette exploitation fut à l'origine d'un mouvement commercial qui fit des provinces ibériques l'une des plus importantes pourvoyeuses en métaux du monde romain occidental, en plomb et en cuivre en particulier. À bien des égards, on peut présenter l'Occident méditerranéen romain comme le marché des métaux hispaniques. Au regard des informations fournies par l'archéologie et l'archéométrie, le plomb et le cuivre hispaniques régnèrent en maîtres sur les marchés depuis la fin de l'époque républicaine et sous le Haut-Empire, une domination que semblent avoir difficilement contestée les métaux

[2] Baron – Coustures 2013.

d'autres provenances, sarde, germanique ou encore bretonne. Ce marché des métaux hispaniques à la fin de la République et au début de l'Empire, il convient de le caractériser. Nous proposons ici de revenir sur deux articles qui ont un peu plus de vingt ans mais qui n'en restent pas moins une référence sur l'organisation du commerce du métal de l'Hispanie[3], et de prolonger la discussion. Il s'agit d'identifier les acteurs de ce commerce, par le biais des inscriptions qu'ils ont laissées, et par là même de tenter d'appréhender leur organisation afin de restituer les réseaux qu'ils avaient constitués, permettant ainsi cette large diffusion des métaux hispaniques que l'archéologie révèle. S'il apparaît, disons-le tout de suite, que tant la production que la commercialisation des métaux de l'Hispanie relevèrent essentiellement de l'initiative privée, il conviendra aussi de s'interroger sur le rôle éventuel de l'État romain dans l'organisation du marché.

Identifier les acteurs du commerce des métaux

Marquer à son nom des objets manufacturés était une pratique largement répandue dans le monde romain. Elle concerne notamment les phases de production et de commercialisation, et dans l'une comme dans l'autre, l'inscription identifie le propriétaire d'un objet, ce qui explique que les inscriptions sont généralement formulées au génitif. Cette marque de propriété a un caractère provisoire puisque, dès l'instant où il est fabriqué, l'objet changera de mains une ou plusieurs fois jusqu'au marché où il sera vendu, ce qui a souvent pour effet de multiplier les inscriptions ; c'est le cas des lingots. Toute la question est alors de distinguer celles qui relèvent de la pratique commerciale de celles qui relèvent de la production. De ce point de vue, il faut aborder séparément l'épigraphie des lingots de plomb et celle des lingots de cuivre.

Les lingots de plomb

Ils présentent souvent deux grands types d'inscriptions qui n'ont pas été réalisées au même moment. C'est d'une part, sur le dos, un ou plusieurs cartouches en creux renfermant de grandes inscriptions en lettres capitales en relief, parfois accompagnées d'un ou plusieurs symboles (dauphin, ancre, dolium, palme[s]). Ces marques sont réalisées au moment de la coulée du métal en fusion dans une lingotière préparée peut-être à même le sol dans un sable

[3] Domergue 1994a et b.

de fonderie très fin à l'aide d'un gabarit à la forme et aux dimensions des lingots désirées[4], des pains ou saumons allongés de section parabolique (forme propre à l'époque républicaine), triangulaire ou trapézoïdale (qui s'impose à l'époque impériale). C'est la forme universelle des lingots de plomb romains, standardisés et calibrés, que l'on retrouve, à quelques détails près de poids et d'aspect, aussi bien en Hispanie qu'en Germanie et Grande-Bretagne ou qu'en Sardaigne. Les inscriptions donnent le plus souvent des noms de personnes, en toutes lettres ou plus ou moins fortement abrégés, et quand ils sont entiers, généralement au génitif. Elles désignent donc les producteurs du métal, qu'il s'agisse de particuliers, mentionnés seuls ou organisés en *societates*, bien souvent familiales comme les *Pontilieni* de Carthagène, les *Minucii* de l'épave *Sud-Lavezzi 2* ou encore les *Rutilii* de *Chipiona*, qu'il s'agisse, et à plus forte raison, d'entreprises « anonymes » identifiables uniquement par leur raison sociale, comme la *Societas argentifodinae Montis Ilucro(nensis)* de Mazarrón (Carthagène) ou encore la *Societas F( ) B( )* connue par un lingot de plomb trouvé dans la Sierra Morena occidentale. Par « producteurs du métal », nous entendons aussi bien les exploitants miniers que les fondeurs, un même personnage ayant pu contrôler l'ensemble de la chaîne opératoire du plomb, de l'extraction du minerai à la fabrication des lingots ; ce qui ne saurait, toutefois, être énoncé comme une règle générale. De fait, les données archéologiques ne permettent pas de définir un modèle unique d'organisation du travail au sein des zones minières. Un entrepreneur minier a pu sous-traiter la métallurgie tout en gardant le contrôle sur le métal produit. À côté, une entreprise minière pouvait procéder elle-même aux opérations métallurgiques. Tout dépendait donc de la taille des entreprises et, forcément, de leurs moyens financiers[5]. Dans tous les cas, seul compte le produit final, c'est-à-dire le lingot dont l'inscription moulée qu'il porte au dos fournit l'identité du propriétaire, quel que fût le moment auquel il était intervenu dans la chaîne opératoire[6].

La deuxième grande catégorie d'inscriptions sur les lingots de plomb hispaniques, que l'on retrouve aussi sur les lingots bretons et germaniques, est celle de cachets, généralement de tailles réduites,

[4] Le fond des lingotières comportait les timbres en négatif, réalisés à l'aide de matrices en métal, en plomb par exemple, comme les deux exemplaires trouvés dans le secteur minier de Mazarrón ; Domergue 2005, notices 66 et 67, p. 188-189.

[5] Voir nos réflexions sur cette question dans Rico 2010, p. 403-404.

[6] Plus rarement, les noms des producteurs sont remplacés par des formules de type « publicitaire », comme EMPTOR SALVE (« Acheteur, salut ! ») ou EMPTOR EME G. AVI[---] (« Acheteur. Achète le plomb de Caius Avi… »), attestées sur plusieurs lingots du début de l'époque impériale de l'épave *Sud-Perduto 2* ; cf. Bernard – Domergue 1991, p. 74-75.

imprimés sur les flancs et/ou les petits côtés des pièces. Il s'agit d'une part d'estampilles renfermant dans un cartouche en creux un nom plus ou moins abrégé aux lettres en relief, tel L. FANNI sur des lingots recueillis dans l'épave *Cabrera 5*, de l'autre, et plus souvent, d'inscriptions en creux sans cartouche. Ces cachets, quelle que soit la forme qu'ils prennent, ont été réalisés à l'aide d'une matrice probablement en métal et, ce qui nous intéresse ici, forcément après le démoulage des lingots, mais pas nécessairement dans la foulée de celui-ci. Sur certains exemplaires, plusieurs cachets, généralement deux, sont nécessaires pour former un nom complet ; c'est le cas, sur *Cabrera 5*, des lingots frappés des cachets Q. POMP et SATVL, qui désignent un même individu, Q. Pompeius (ou Pomponius) Satullus. De la même manière, sur des saumons de *Chipiona* et *Sud-Perduto 2*, les cachets C. KAC et PHYLARG se rapportent à un C(aius) Kac(ius) Phylarg(urus). Sur les lingots de *Cabrera 4*, la formule complète est en trois cachets : M. LICIN(ius) // M(arci) f(ilius) // AVSVA. Tous ces cachets portent les noms de personnages qui sont différents de ceux inscrits dans les grands cartouches des dos des lingots. *A priori* donc, et dans la mesure où ils sont réalisés après le démoulage, ils n'entretiennent pas de rapports avec la phase de production. À quel moment ces marques ont-elles été portées ? Nécessairement, au plus tard avant leur embarquement, pour ce qui concerne les lingots retrouvés en mer dans les épaves des navires qui les transportaient sur la route de l'Italie ou de la Gaule et qui ont sombré avant d'atteindre leur destination. C'est le cas de la centaine de lingots de l'épave *Sud-Lavezzi 2*, dont l'estampille dorsale, MINVCIORVM, identifie le producteur, et dont les flancs portent un même nom, formé par deux cachets, AP(pius) IVN(ius) // ZETH(us), un nom que l'on retrouve par ailleurs moulé sur deux des jas d'ancre de la même épave. Dans ce cas, le transporteur, ou naviculaire, est aussi le dernier propriétaire des lingots. Il n'est donc pas aventuré de considérer ces cachets comme des timbres de commerce. Notons aussi que certains lots de lingots présentent non pas une, mais deux séries de cachets ; c'est le cas des lingots des épaves *Sud-Perduto 2*, *Cabrera 5* et *Chipiona*. Enfin, ces cachets sont plus spécifiques aux lingots de Sierra Morena, et quasiment absents des lingots, plus anciens, de Carthagène-Mazarrón. On y reviendra.

Les lingots de cuivre

Deux grands types de lingots de cuivre sont connus à l'époque romaine, et pour l'essentiel ils proviennent d'Espagne, d'après la composition des cargaisons dont ils font partie et/ou les analyses

isotopiques du plomb[7]. Le plus courant est le flan (ou la galette) tronconique plat (ou encore « plano-convexe »), aux parois obliques et fond concave et dont le diamètre supérieur varie, selon les exemplaires, de 30 à 60 cm. D'autres lingots, de forme hémisphérique, sont également attestés ; ils sont aussi plus lourds et semblent caractériser les productions du II^e^ s. de n. è. (*Planier 2*, Marseillan). Ces lingots sont moins finement moulés que les lingots de plomb. Dans les deux cas, ils présentent une face principale généralement rugueuse et boursouflée, très irrégulière, ce qui ne facilite pas toujours la recherche de marques, alors que c'est là qu'elles se concentrent, quand elles existent.

Ces marques sont de deux types sur les flans plano-convexes. D'une part, ce sont des estampilles réalisées avec une matrice, probablement en métal (plomb ? fer ?), imprimées dans le métal en cours de refroidissement, souvent dans la partie centrale de la face supérieure. On suppose en effet que le cuivre supporte difficilement un marquage à froid, en raison d'un indice de dureté élevé (3, contre 2 pour le plomb). Ces estampilles comportent des inscriptions de petite taille, souvent assez courtes, limitées à quelques lettres, imprimées en creux – L.I.H. aux *Riches Dunes 2*, DVL à *Corniche 6* par exemple – ou en relief dans un cartouche en négatif – Q.ANTO, HEL et M sur les lingots de *Chipiona*. On observe d'autres inscriptions sur les bordures des lingots, qui présentent souvent une bande généralement lisse plus ou moins large due au retrait du métal au cours du refroidissement. Ces inscriptions ont été gravées à l'aide d'un outil tranchant, ciseau ou burin. Certaines sont des chiffres, dont il a pu être vérifié qu'ils concernent le poids des lingots ; c'est le cas des lingots de *Riches Dunes* conservés au Musée de l'Éphèbe au Cap d'Agde ou encore de ceux de l'épave *Corniche 6*. Ces indications de poids sont loin d'être systématiques. Aucun des 237 lingots de l'épave *Sud-Lavezzi 2* par exemple ne présente de marques pondérales. Certains lingots portent d'autres indications numériques que l'on ne peut relier au poids des pièces et qui restent difficilement explicables. Sur d'autres flans enfin, apparaissent des associations de lettres et de chiffres, qui se répètent d'un lingot à l'autre dans un même lot : QIF VIII sur cinq lingots des *Aresquiers 5* ; DVL XXIIII sur quatre flans de cuivre attribués à l'épave *Riches Dunes 2* ; et de la même manière, sur les 25 lingots de *Corniche 6*, on trouve les associations CXXXVIII QME et CXXXVIII DVL sur respectivement 7 lingots et 4 lingots ; sur une autre série de la même épave, on observe l'association QHA et LXXVI (sur au moins 3 lingots)[8].

[7] Klein *et al*. 2007.
[8] Jézégou *et al.* 2011, p. 60-62. Et observations encore inédites.

Ces deux grandes catégories d'inscriptions se rattachent-elles à des moments différents de la chaîne opératoire productive et commerciale des lingots de cuivre ? Les premières, *a priori* réalisées alors que le métal était encore chaud, n'ont pu être portées qu'à l'atelier et désigneraient, à l'instar des marques dorsales des lingots de plomb, les producteurs. La confirmation en serait donnée par les petites estampilles observées sur les lingots de Maguelone, originaires de Sierra Morena orientale[9], qui signalent une *soc(ietas) Amat(…)*, dénomination qui n'est pas sans rappeler celle de ces entreprises dites « anonymes » qui exploitaient l'argent et le plomb dans le sud-est de la péninsule Ibérique au I^er^ s. av. n. è. À l'inverse, les inscriptions incisées sur la bordure lisse des flans de cuivre, sur un métal désormais froid, n'ont pu être portées qu'à un moment postérieur au démoulage. À l'instar des cachets imprimés sur les flancs des lingots de plomb, le marquage a pu être effectué à n'importe quel moment, et en dernier lieu avant leur embarquement sur les navires de commerce avec lesquels ils ont coulé. La pesée en particulier a pu avoir lieu à ce moment-là. Dès lors, ces inscriptions pourraient être mises en rapport avec le commerce des lingots, même si certaines restent quelque peu énigmatiques. En effet, si l'on voit des commerçants derrière les sigles QIF (*Aresquiers 5*), QME et QHA (*Plage de la Corniche 6*), quel sens donner aux chiffres qui les accompagnent, respectivement VIII, CXXXVIII et LXXVI ? S'agit-il du nombre de lingots pris en charge par ces différents marchands ? Mais si 138 lingots pour QME et 56 pour QHA représentent des quantités plutôt significatives pour constituer des lots, le chiffre de huit pour QIF paraît étonnamment bas. Les choses se compliquent encore avec les lingots des *Riches Dunes* et ceux de *Corniche 6*, où la même inscription, DVL, se retrouve gravée sur la bordure lisse des premiers, alors qu'elle est imprimée en position centrale sur les seconds. D(ecimus) V( ) L( ), s'il faut bien développer de cette façon l'inscription, a-t-il pu intervenir à la fois comme producteur et comme commerçant ? Rien formellement ne s'y oppose mais on ne saurait en jurer. Enfin, preuve que les choses ne sont pas simples, comment interpréter les différents timbres qui ont été observés sur les lingots de *Chipiona* ? Il y en a trois, Q ANT, HEL et M, et ils apparaissent généralement associés par deux : Q ANT + HEL ; Q ANT + M ; HEL + M. Le premier est sans nul doute l'abréviation des *duo nomina* d'un Quintus Antonius, le deuxième est probablement un *cognomen* abrégé, le sens du troisième nous échappe complètement. Les trois cachets apparaissent plus ou moins profondément imprimés dans le métal,

[9] Rico *et al*. 2005-2006, p. 463.

ce qui pourrait laisser penser qu'ils n'ont pas été réalisés au même moment. Dès lors, ces timbres figurant sur la partie centrale des flans de cuivre ont-ils pu être apposés alors que le métal était complètement froid ? L'étude des marques repérées sur les lingots de l'épave *Sud-Lavezzi 2* amène à en envisager la possibilité.

Datée des années 20-25 de n. è., cette épave, située à la sortie du détroit de Bonifacio, renfermait la cargaison de lingots de cuivre la plus importante à ce jour fouillée : autour sans doute de trois cents flans, dont 237 ont été récupérés, d'un poids moyen de 20 kg l'unité, remarquables par le nombre d'inscriptions qu'ils portent : sur la bordure lisse, des chiffres incisés, relativement peu nombreux (un peu plus de 50 lingots) et qui restent en l'état inexplicables, mais surtout, couvrant la face supérieure, pas moins de huit inscriptions différentes[10]. Il s'agit principalement de noms abrégés ou réduits à leurs initiales : Q. C. 'ANT'O, Q.ANTO, C'ME', T. IVLI SECVNDI, M. CLA'VD', MBA. Un cachet donne un nom en toutes lettres au génitif, AVSCI. Le sigle SAC est plus difficile à interpréter, *tria nomina* ou initiales d'une *S(ocietas) A(erariarum fodinarum) C(…)*[11]. Une inscription peut être répétée plusieurs fois sur un même lingot : MBA de 2 à 4 fois, AVSCI 2 fois, SAC jusqu'à 5 fois au moins. Mais c'est le cachet Q. C. 'ANT'O qui se distingue, puisqu'il est répété sur près de 80 lingots, jusqu'à 8 fois sur certains ; avec les inévitables superpositions que cela entraîne et, du même coup, des difficultés de lecture et de comptage. Enfin, sur la plupart des lingots règne un certain désordre, indiquant qu'au moins une partie des cachets ont été réalisés « à la diable », à la va-vite, sur un métal sans doute encore non complètement durci. Mais ce n'est peut-être pas le cas de tous. La signification à donner à tous ces cachets n'est pas aisée et a donné lieu à deux interprétations différentes, que nous résumons ici.

Pour Bernard Liou, tous les cachets ont été appliqués au même moment, lors de la fabrication des lingots. Quintus et Caius Antonius, attestés sur le plus grand nombre de lingots, 178, seraient les propriétaires de la fonderie, identifiée par le sigle SAC. Les autres timbres désigneraient des « agents » de ces mêmes *Antonii*, aux responsabilités diverses dans l'entreprise selon qu'ils portent ou pas des *tria nomina*[12]. L'un d'entre nous, qui a repris le dossier un

[10] Liou – Domergue 1990, et, en particulier, tableau p. 99-104.

[11] *Ibid*. p. 114 ; les auteurs proposaient de développer en *Cordubensium*, solution qui doit être aujourd'hui abandonnée, depuis que les analyses isotopiques du plomb ont révélé que le cuivre des lingots de *Sud-Lavezzi 2* ne pouvait provenir que des mines de la Ceinture pyriteuse du Sud-Ouest de la péninsule Ibérique, donc très loin de Cordoue. Cf. Klein *et al*. 2007, p. 214.

[12] Klein *et al*. 2007, p. 114-115.

peu plus tard[13], a proposé de reconnaître dans les individus signalés par toutes ces marques des commerçants. Parce qu'ils sont les plus représentés, les *Antonii* seraient ces commerçants-exportateurs, les autres personnages mentionnés par les estampilles étant alors identifiés à des agents qui, nécessairement, étaient présents sur les lieux mêmes de la fabrication des lingots, présidant d'une certaine manière aux opérations de lingotage. Il est possible aujourd'hui de suivre une troisième voie. Jusque-là on a considéré l'ensemble des marques comme formant un ensemble homogène. Or, celles-ci se partagent entre deux catégories différentes, et c'est peut-être de ce constat qu'il faut partir pour tenter de donner sens à toutes ces inscriptions.

Il semble en effet nécessaire de distinguer cachets en creux, sans cartouches – Q.C.'ANT'O, SAC, AVSCI et MBA –, et timbres imprimés en relief dans un cartouche en creux – MCLA'VD', C'ME', T.IVLI SECVNDI et QANTO. Les premiers sont les plus nombreux, ils sont régulièrement associés sur les mêmes lingots et souvent répétés plusieurs fois. Les seconds sont plus rares (on ne les retrouve que sur 43 lingots) et de tailles plus petites ; ils ne sont jamais associés entre eux. De plus, au contraire des premiers, ils ne sont généralement pas répétés sur les lingots[14]. Le tableau 1 ci-dessous permet de visualiser les différentes associations sur les mêmes lingots.

Tab. 1 – Association de timbres sur les lingots de cuivre de *Sud-Lavezzi 2*.

	MCLA'VD'	C'ME'	T.IVLI SECVNDI	QANTO
Q.C.'ANT'O	2	1	1	7
SAC			1	1
AVSCI		1		
Q.C.'ANT'O + SAC			1	3
Q.C.'ANT'O + SAC + AVSCI				
'HIL' 'ANT'	9			
Q.C.'ANT'O + 'HIL' 'ANT'	10			
Q.C.'ANT'O + 'HIL' 'ANT' + SAC	2			
SAC + 'HIL' 'ANT'	1			

[13] Domergue 1994a, p. 86-87.

[14] À l'exception de QANTO, qui apparaît deux fois sur trois lingots, dont le n° 080 ; sur celui-ci, le timbre est à moitié complet, sans doute parce que la matrice a été une première fois mal appliquée, ce qui a nécessité un deuxième essai, peu probant cependant à en juger par la qualité de l'impression.

Quand, d'autre part, des relations de chronologie relative peuvent être établies entre les inscriptions, on observe que les estampilles se superposent aux inscriptions en creux. Elles désignent donc *a priori* les personnages qui y sont mentionnés, M. Claudius, T. Iulius Secundus, Q. Antonius[15] et C. Me( ), comme les derniers possesseurs des lingots, et donc, comme des marchands. Les autres marques, cachets en creux sans cartouches, se rattacheraient donc à la phase de production. Elles identifieraient l'entreprise minière, dont le sigle SAC pourrait être effectivement le nom abrégé ou la raison sociale, propriété d'un Quintus et d'un Caius Antonius et placée sous la responsabilité d'un certain Auscus, qui jouerait ici le rôle de chef de production[16]. Cette interprétation n'est recevable que si l'on admet, soit que les *mercatores* M. Claudius, T. Iulius Secundus, Q. Antonius et C. Me( ) étaient présents à la mine au moment du lingotage, ce qui est toujours possible, soit que les lingots aient pu recevoir effectivement leurs timbres alors que le métal était froid. Leur faible nombre et leurs petites tailles sont peut-être des arguments en ce sens.

Avec quelques incertitudes pour le cuivre, il est donc possible de distinguer sur nos lingots deux grandes catégories d'inscriptions qui correspondent à deux moments distincts de la chaîne opératoire, la production d'un côté, une étape postérieure de l'autre, qui se situe entre le démoulage des lingots et leur embarquement sur des navires de commerce et qui intéresse, selon nous, le processus de commercialisation. Il convient maintenant de voir ce que les secondes peuvent nous apprendre sur celui-ci et de définir le rôle des acteurs qui y sont intervenus.

L'organisation du commerce des métaux d'après les cachets et les inscriptions de commerce

Les inscriptions désignent des hommes libres, autant que l'on puisse en juger par leurs dénominations, abrégées ou pas. Tous portent des *duo* ou *tria nomina*, parfois réduits à leurs seules initiales. Sur plomb : M(arcus) B( ) A( ) [*Lavezzi 1*] ou M(arcus) L( ) G( ) [*Chipiona*]. Sur *Sud-Perduto 2* sont attestés M. Accius Ant( ), L. Agrius, C. Cacius Phylargyrus (également attesté sur *Chipiona*)

[15] On ne peut dire s'il s'agit de la même personne que celle qui apparaît dans l'association Q(uintus) (et) C(aius) 'ANT'O(nius) ou d'un homonyme.

[16] L'inscription tracée au burin 'HIL' 'ANT' reste quelque peu énigmatique, mais elle a probablement un rapport avec le fonctionnement interne de l'entreprise minière et métallurgique.

et P. Turpilius Germanus, auxquels on ajoutera Q. Kamaecus, dont on ne connaît pas le gentilice. Sur *Cabrera 5*, sont connus Q. Caecilius, L. Fannius Demetrius et Q. Pompeius Satullus. Les lingots de *Cabrera 4* sont tous frappés des mêmes cachets identifiant un M. Licinius M. f. Ausua, et ceux, une centaine, de *Sud-Lavezzi 2* portent tous les mêmes inscriptions, Ap(pius) Iun(ius) // Zet(hus). Sur les lingots de cuivre de *Sud-Lavezzi 2*, on aurait donc M. Claudius, T. Iulius Secundus, C. Me( )[17] et Q. Antonius, qui est peut-être le même personnage qui se cache derrière l'estampille Q ANT de *Chipiona* ; on y reviendra. Pour tous, on a affaire sinon à des citoyens romains – c'est clairement le cas de M. Licinius Ausua, dont la filiation est précisée –, en tout cas à des affranchis, comme semblent l'indiquer les *cognomina* qu'arborent certains d'entre eux, Demetrius, Zethus, Philargyrus, d'origine hellénique. Quelques surnoms, comme Kamaecus et Ausua, sont sans nul doute d'origine hispanique. Pour le reste, on ne saurait juger, à partir de leurs seuls gentilices, de l'origine, locale ou extérieure, de ces individus. L'étude prosopographique montre là ses limites, à l'exception, notable, d'un cas, celui d'Appius Iunius Zethus qui a été identifié avec vraisemblance à un affranchi de la famille sénatoriale des *Iunii Silani*, dont l'un des membres fut consul quelques années avant le naufrage du navire[18].

Des marchands a-t-on dit. Ils sont, quoi qu'il en soit, les derniers possesseurs des lingots marqués à leurs noms. Ils n'ont aucun lien avec les producteurs, de parenté en tout cas. Mais sont-ils pour autant de grands négociants qui prennent en main l'intégralité de la phase commerciale, depuis l'acquisition des lingots jusqu'à leur mise sur le marché auprès de détaillants ? Sans aucun doute tous n'interviennent pas strictement au même niveau. Les lingots républicains de Carthagène sont à part ; les marques de commerce sont effectivement quasiment absentes de ces lingots, on y reviendra plus en avant.

Pour une reconstitution des réseaux du commerce du plomb et du cuivre hispaniques au I^er^ siècle

On tiendra compte tout d'abord de ces lingots de plomb qui présentent sur leurs flancs plus d'un cachet de commerce. C'est le cas des lots, l'un complet, l'autre pas, récupérés sur deux épaves, *Sud-Perduto 2* et *Cabrera 5*, auxquels on peut ajouter deux lingots de *Chipiona* (tableau 2).

[17] Plutôt que C(aius) M( ) E( ), en raison de la ligature ME.
[18] Liou – Domergue 1990, p. 92-94.

Tab. 2 – Attestations de deux *mercatores* sur lingots de plomb hispaniques.

Producteur ou marque de producteur	**Nbre lingots**	***Mercator 1***	***Mercator 2***
		Sud-Perduto 2	
C. Vacalicus	5	Q. Kamaecus	L. Agrius
C. Asi[…]	2	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
M.H.[---]	23	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
M. Valerius Ablo	1	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
[.] Vacalicus	1	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
L. Valerius Severus	1	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
delph / gub / delph	4	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
C. Au[---]	3	C. Cacius Philargyrus	P. Turpilius Germ(…)
Ant(…) An(…)	1	C. Cacius Philargyrus	M. Accius Ant(…)
Emptor Salue	7	C. Cacius Philargyrus	M. Accius Ant(…)
		Cabrera 5	
Iulius Vernio	61	Q. Pomp. Satullus Q. Caecilius	L. Fannius Demetrius L. Fannius Demetrius
Tanniber	4	Q. Caecilius	L. Fannius Demetrius
P. Postumius Rufus	9	Q. Caecilius	L. Fannius Demetrius
P. Caecilius Popillus	3	Q. Caecilius	L. Fannius Demetrius
		Chipiona	
Q. Biguei f.	2	C. Kacius Philargurus	M. L(…) G(…)

L'examen minutieux des relations de chronologie relative entre cachets permet de reconstruire la filière de commercialisation suivie par les lingots, dont les analyses isotopiques ont suggéré, avec quelque probabilité, qu'ils provenaient du secteur du Centenillo, dans la Sierra Morena orientale[19]. Le schéma fait intervenir un premier groupe de marchands, dénommés *mercatores 1*, présentés comme des « hommes de terrain » qui travaillent au contact des producteurs auprès desquels ils collectent les métaux. Le second groupe (*mercatores 2*) prend le relais du premier, sans doute sur les lieux de regroupement des marchandises avant leur expédition hors de la province, qui ne peut être ici que le port d'*Hispalis*[20]. Les premiers ne semblent pas pour autant agir en tant que mandataires des seconds. Tous sont des marchands à part entière qui marquent les métaux qu'ils ont achetés au moyen de leurs propres cachets. Les seconds, qui s'occupent de l'expédition au loin du métal, pourraient

[19] Domergue 2000, p. 65-66.
[20] Domergue 1998, p. 206-209.

être considérés comme plus importants que les premiers. On peut toutefois proposer une étape intermédiaire de stockage de plus ou moins longue durée des lingots, ce qui expliquerait la composition très hétérogène des lots de *Cabrera 5* et de *Sud-Perduto 2*[21]. Celui-ci, complet (48 lingots), a été constitué à partir de lingots issus de dix fonderies différentes, très inégalement représentées ; quatre par exemple ne le sont que par un seul lingot. Le lot de *Cabrera 5* nous est parvenu quant à lui incomplet, 43 lingots dont 20 relevant de trois producteurs différents d'après les estampilles lisibles. La question est de savoir si ces grossistes qui gèrent des entrepôts sont les mêmes personnages qui apparaissent sur les cachets ou si, au contraire, ils restent dans l'anonymat[22]. Rien, en l'état actuel des données disponibles, ne permet de trancher.

La même question peut être posée au sujet des flans de cuivre de *Sud-Lavezzi 2*. On a proposé d'identifier M. Claudius, T. Iulius Secundus, C. Me( ) et Q. Antonius aux marchands qui ont pris en charge ces lingots. Mais sont-ils ces mêmes « collecteurs » qui apparaissent sur les lingots de plomb, donc des hommes de terrain qui travaillent au plus près des producteurs, ou s'agit-il de négociants qui interviendraient dans un second temps ? Chacune de ces deux solutions a ses arguments. S'agissant de la première, on ne peut exclure que le transfert de peut-être 300 lingots d'une même mine, celle de Quintus et Caius Antonius, ait nécessité l'implication de pas moins de quatre marchands, présents physiquement, eux ou leurs agents, à l'atelier même ; il s'agissait tout de même de transporter jusqu'au port d'embarquement près de 6 tonnes de métal ! S'agissant de la seconde, on ne peut exclure que ces marchands étaient seulement présents au lieu de regroupement et d'embarquement des lingots, acquérant, chacun de leur côté, une partie du lot et utilisant les services d'un même naviculaire en partance pour l'Italie. Mais, dans ce cas de figure, le ou les marchands qui ont pris en charge à la mine le lot de 300 lingots restent dans l'ombre. C'est le cas aussi des 21 lingots de plomb rescapés du pillage de *Cabrera 4* qui ne portent que les cachets du même M. Licinius Ausua et de la centaine de lingots de *Sud-Lavezzi 2* frappés des cachets au nom du naviculaire Appius Iunius Zethus qui devait assurer leur transfert vers l'Italie. Sur ces deux groupes de lingots, on ne trouve pas en effet d'inscriptions des « collecteurs » qui auraient pris possession des lingots à leurs lieux de fabrication. Comment les deux marchands se les sont-ils

[21] Rico 2011, p. 50-51.

[22] Ils seraient ces *negotiatores* qui apparaissent dans l'épigraphie lapidaire (mais pour d'autres biens de commerce) si l'on suit une récente proposition de Jean Andreau (2018), sur l'identité des *negotiatores* du Haut-Empire.

procurés ? S'ils sont passés par des intermédiaires, pourquoi ne sont-ils pas visibles ?

Quoi qu'il en soit, de véritables filières, ou réseaux, avaient visiblement été mises en place au départ des principaux ports d'exportation de la province, en tout premier lieu *Hispalis* et *Gades*, qui permettaient de les approvisionner en métaux ; elles faisaient intervenir un certain nombre d'acteurs aux rôles bien définis : collecteurs travaillant sur le terrain, plus gros (?) négociants basés quant à eux dans les ports eux-mêmes qui géraient peut-être pour certains d'entre eux des entrepôts où aboutissaient les productions métalliques des arrière-pays de ces mêmes ports. Autant que l'on puisse en juger, le commerce du plomb d'un côté et celui du cuivre hispaniques de l'autre semblent avoir relevé d'acteurs différents, donc de marchands spécialisés dans un seul métal. Dans aucune des cargaisons mixtes (plomb-cuivre) connues, cas de *Chipiona*, *Sud-Lavezzi 2* et *Lavezzi 1*, les cachets de commerce ne sont les mêmes sur les deux métaux. Et, d'une manière générale, le croisement des corpus actuels de marques de commerce du plomb et du cuivre ne fournit aucune correspondance. Il y a toutefois une exception, celle de l'inscription MBA, connue à la fois sur des saumons de plomb de l'épave *Lavezzi 1* et sur quelques flans de cuivre de *Sud-Lavezzi 2*. Les deux épaves étant contemporaines[23], faut-il y voir seulement une coïncidence ? Certes les marques ne sont pas du même type : estampille dans un petit cartouche en creux sur le plomb pour la première, lettres imprimées en creux sans cartouche sur les lingots de cuivre pour la seconde. D'autre part, d'après les analyses isotopiques du plomb, le cuivre provient des gisements de la Ceinture pyriteuse du Sud-Ouest alors que le plomb vient de Sierra Morena orientale. Dans un registre sensiblement autre, on observe la présence d'un même nom sur des lingots de cuivre de provenances différentes : d'un côté, Q ANTO sur des lingots de *Sud-Lavezzi 2*, que les LIA ont permis d'attribuer au secteur des mines de la Ceinture pyriteuse ; de l'autre, Q ANT sur les lingots de Chipiona, issus des mines de Sierra Morena. Or, les deux épaves, sans être strictement contemporaines, ne sont pas très éloignées dans le temps. Là encore, faut-il y voir une coïncidence et donc, comme dans le cas de MBA, un autre cas d'homonymie ? Ou, au contraire, admettre que des marchands pouvaient travailler sur des secteurs géographiquement éloignés et/ou trafiquer aussi bien du plomb que du cuivre ? Rien, formellement, ne l'interdit. On peut envisager une autre possibilité, qui est de voir, tant dans M(arcus) B( ) A( ) que dans Q. ANT(O), deux marchands opérant depuis le port même où étaient parvenus les lingots pour être

[23] Liou 1990, p. 155.

expédiés par mer vers l'Italie et les autres marchés de la Méditerranée occidentale. Ainsi, à l'instar de M. Claudius, T. Iulius Secundus, Q. Antonius et C. Me( ), M(arcus) B( ) A( ) serait un *mercator* ayant pris en charge une partie des lingots arrivés de la mine. Cependant, alors qu'elle est déjà peu présente sur les lingots de *Sud-Lavezzi 2*, cinq seulement, l'inscription MBA est associée sur l'un d'entre eux au cachet Q ANTO. Dès lors, la seule possibilité est de voir en MBA soit le collecteur qui a fait parvenir jusqu'au port d'embarquement les quelque 300 lingots de la fabrique des *Antonii*, soit le *negotiator* qui a réceptionné ce même lot, qui devait être ensuite acquis par lots plus petits par d'autres *mercatores*, en l'occurrence M. Claudius, T. Iulius Secundus, C. Me( ) et Q. Antonius. Cela renforce l'identification de ce dernier à un marchand qui opérait depuis un port de commerce, qui, en l'occurrence, ne peut être qu'*Hispalis*, plaque tournante du commerce de la Bétique, et qui drainait les productions des mines de l'arrière-pays et des montagnes qui bordent le Guadalquivir. Les plus proches étaient celles de l'important secteur de Riotinto, les plus à l'est de la Ceinture pyriteuse. Si les LIA ne sont pas suffisamment précis pour désigner expressément Riotinto comme le lieu de fabrication des lingots de *Sud-Lavezzi 2* frappés du cachet Q ANT, il n'en reste pas moins que le navire qui les transportait n'a pu être chargé qu'à *Hispalis*. Le bateau en effet a coulé au sortir du Guadalquivir et non pas en essayant d'entrer dans le fleuve. Pour s'en convaincre, on rappellera que sa cargaison comprenait aussi des lingots de plomb, attribuables, quant à eux, aux mines de la Sierra Morena orientale.

Ces deux exemples montrent, s'il en est besoin, qu'on ne saurait s'en tenir, pour reconstituer les réseaux commerciaux des métaux hispaniques, à une seule figure, celle du marchand spécialisé qui assurait, depuis la fonderie, l'ensemble des étapes de la chaîne commerciale. Les lingots de plomb de *Sud-Perduto 2* et de *Cabrera 5* avaient déjà permis d'individualiser deux types de marchands, les collecteurs d'un côté, ceux qui prenaient en charge l'expédition hors de la province de l'autre. Entre les deux, il a été proposé de placer une étape intermédiaire de stockage, de plus ou moins longue durée. Avec les hypothèses émises à propos des marques MBA et Q ANT(O) se voit confortée en tout cas la place, dans ces réseaux, de négociants opérant depuis *Hispalis* et qui pourraient avoir contrôlé le commerce du métal au départ de ce port. Celui-ci apparaît à juste titre, nous semble-t-il, comme le principal lieu de transactions du commerce du plomb et du cuivre hispaniques[24].

[24] Un rôle identique était dévolu à *Gades* mais uniquement pour le cuivre, qui lui parvenait, *via Onuba*, des autres grandes mines de la Ceinture pyriteuse, plus éloignées d'*Hispalis*.

Autour des expéditions maritimes du plomb de Carthago Noua

Ce rôle était celui, quelques décennies plus tôt, de *Carthago Noua*, au cœur du trafic maritime du plomb hispanique à la fin de la République[25]. Les producteurs sont bien connus, grâce aux grands timbres moulés sur le dos des saumons. Ils sont au nombre d'une trentaine aujourd'hui. À de rares exceptions près, les lingots ne présentent pas de cachets apposés après démoulage. Parmi ces exceptions, on compte les 13 lingots estampillés Q. SEI P.F. MEN POSTVMI tirés d'une épave au large d'Aguilas (Murcie) qui portent le cachet énigmatique AI[26], un lingot trouvé à Rome et cet autre repêché au XIX[e] s. dans le port de Carthagène, respectivement frappés des cachets P. 'DIR' N. et CNN[27]. On ajoutera un lingot découvert récemment dans les eaux d'Ischia au nom d'un Cn. Atellius Miserinus et dont un des petits côtés présente les cachets VAL // SAM[28]. Derrière ces *duo* et *tria nomina*, on pourrait reconnaître des négociants indépendants des producteurs de plomb. Mais est-ce le cas de ces individus qui signent par un nom unique ? Ils sont deux pour l'heure attestés : Cerdo, sur trois lingots tirés d'une épave située au large de la Sardaigne, *Scoglio Businco*[29], et Philippus, dont le cachet abrégé, PILIP[30], est présent sur près de 10 % des lingots estampillés aux noms des frères Marcus et Caius Pontilienus, qui constituent l'essentiel de la cargaison de 1003 lingots de Carthagène de l'épave *Mal di Ventre C*, sur la côte occidentale de la Sardaigne. Le personnage est rapproché d'un Phil( ), esclave de ces mêmes *Pontilieni*, nommé sur une dédicace collective d'un collège de neuf *magistri* de conditions ingénue, affranchie et servile, trouvée à Cabo de Palos à l'est de Carthagène[31]. Le Philippus des lingots de *Mal di Ventre C* était donc, si l'on accepte ce rapprochement, un esclave. Il en allait probablement de même pour Cerdo, dont le nom, qui signifie « gagne-petit », qualifierait davantage une personne de condition servile. En tout cas, dans les deux cas, l'absence de *duo* ou de *tria nomina* suggère que l'on a affaire à des esclaves plutôt qu'à des affranchis.

[25] *Ibid*.
[26] Domergue – Mas García 1983, p. 906.
[27] Domergue 1990, tableau XI p. 273.
[28] Stefanile 2009, p. 560-561.
[29] Brown 2011, catalogue n° 37.1.
[30] L'absence de notation de l'aspiration initiale n'est pas surprenante ; elle caractérise le latin vulgaire. Cf. Väänänen 1963, p. 57.
[31] *CIL* II, 3433. Cf. aussi Salvi 1992a, p. 671.

Faut-il y voir des commerçants ? Pour D. Salvi[32], Philippus aurait soit présidé, en tant que représentant des intérêts de ses patrons, à l'embarquement des lingots, soit joué le rôle de « contrôleur » au moment de la vente des lingots à un *mercator* qui resterait, du coup, dans l'anonymat. Dans le premier cas, cela signifierait que les *Pontilieni* assuraient eux-mêmes la commercialisation de leur production. Mais, dès lors, quelle nécessité y avait-il pour l'esclave responsable de l'opération à apposer son cachet sur une partie des lingots s'il n'était qu'un simple intermédiaire agissant en lieu et place de ses patrons ? La question se pose également à propos de Cerdo, si on lui attribue le même rôle qu'à Philippus. En tant qu'esclaves, ils n'ont pu agir de leur propre chef, ce qui empêche de les considérer comme de véritables commerçants. Le fait cependant de marquer à leurs noms une partie des lingots d'un ensemble plus vaste – cas avéré pour Philippus – pourrait indiquer que, tout en agissant en tant que mandataires de leurs patrons respectifs, chargés par eux de surveiller l'expédition du métal, ils en étaient les propriétaires et que le produit de leur vente leur revenait entièrement. Celui-ci constituerait ainsi leur rémunération dans le cadre juridique de la préposition[33]. Philippus et Cerdo ne seraient pas de quelconques esclaves mais ce que Nicolas Tran appelle, à la suite de Danielle Manacorda, des « esclaves *manager* », qui jouissaient d'une certaine liberté de manœuvre pour conduire les affaires que leurs patrons leur avaient confiées, prenant l'exemple d'un esclave préposé au commerce de l'huile à Arles au II^e^ siècle connu par le *Digeste*[34].

L'important est ici de voir que les producteurs de plomb avaient pu eux-mêmes s'occuper, par le biais donc de leurs esclaves, de l'expédition maritime du métal. Cela ne fait pas des *Pontilieni* des commerçants au sens strict, ils entrent plutôt dans la catégorie de ces *negotiatores* qui, à la fin de l'époque républicaine, avaient développé des affaires dans les provinces[35]. Leur principal domaine d'activité était la mine et la production de métal, l'argent sans doute et, en tout cas, le plomb, qu'ils se chargeaient eux-mêmes de mettre sur le marché. Ils en organisaient le transfert vers l'Italie, en passant, cela étant, par des naviculaires dont les navires ne devaient pas être peu nombreux à accoster dans le port de Carthagène. Ceux-ci étaient assurés de repartir avec un fret stabilisateur pour leur voyage de retour[36]. Philippus et Cerdo ont pu être ceux qui ont

[32] *Ibid.*, p. 671.
[33] Sur celui-ci, voir Andreau 2004b, p. 119 *sq*.
[34] Tran 2014b.
[35] Sur les *negotiatores* républicains, voir en dernier lieu Andreau 2016.
[36] Le même cas de figure a été récemment envisagé, avec quelques précautions, à propos d'un producteur originaire probablement d'Étrurie, Q. Vireius ; cf. Domergue *et al*. 2016, p. 190.

négocié avec les transporteurs maritimes une place pour les lingots de plomb issus des fonderies de leurs patrons respectifs. On n'en fera toutefois pas une règle générale. Pour preuve, les timbres CNN, P. DIR. N. et VAL // SAM, qui sont ceux de citoyens ou d'affranchis, désigneraient, comme on l'a dit, à l'instar des cachets sur les lingots plus récents de Sierra Morena, des marchands. Mais ces cachets de commerce sont bien peu nombreux et leur absence ne signifie pas nécessairement que le transport du métal vers ses marchés italiens restait, à l'époque républicaine, quasiment du seul ressort des producteurs. Cela reviendrait à exclure trop vite du processus commercial ces *mercatores* à l'œuvre dans les provinces, bien connus par les sources littéraires de l'époque républicaine, mais qui restent peu visibles dans l'épigraphie. La raison pour laquelle certains individualisaient leurs marchandises par des inscriptions propres et d'autres pas nous échappe.

L'immense majorité des lingots connus ont vu leur voyage commercial brutalement interrompu, ce qui assurément a été une chance pour nous. Ceux qui arrivaient à bon port étaient condamnés à être tôt ou tard transformés et donc à disparaître. Il a fallu des circonstances exceptionnelles pour que certains lingots échappent à ce sort. C'est le cas de deux lingots retrouvés intacts dans une échoppe d'artisan à Herculanum[37], d'origine hispanique comme l'ont confirmé récemment les LIA[38]. Les uns et les autres présentent une série de cachets imprimés sur leurs flancs et petits côtés, voire sur leur face inférieure. Si certains de ces cachets sont ceux de l'un ou l'autre des acteurs qui, on l'a vu, interviennent avant le départ des lingots pour leur voyage maritime, d'autres relèvent de nouveaux acteurs aux lieux de leur arrivée. De ce point de vue, ils permettent de suivre avec quelque précision les avatars de leur périple : prise en charge par de nouveaux intermédiaires ou achat par d'autres commerçants, redistribution à plus longue distance ; autrement dit, les lingots entraient dans de nouveaux circuits de distribution aux mains d'acteurs qui n'avaient pas nécessairement de liens avec ceux qui avaient été responsables, en amont, de la collecte des métaux. Assurément, la figure du commerçant-exportateur contrôlant l'ensemble des étapes du processus commercial, de la mine au marché, n'est pas celle qui s'impose à tout prix.

[37] Monteix 2004, p. 370-371.
[38] Domergue – Rico à paraître.

Les inscriptions impériales sur les métaux et le rôle de l'État romain dans le commerce du métal hispanique

Dans la même position que les cachets « de commerce » dont il a été question plus haut, c'est-à-dire imprimés sur les flancs et/ou les petits côtés des saumons de plomb, sont attestées un certain nombre d'inscriptions qui portent une partie de la titulature d'un empereur. Il s'agit de :

- IMP.GER // 'NE'R 'CA' // AVG, observés sur la plupart des 21 lingots pour l'heure remontés à la surface de l'épave *Bou Ferrer* à La Vilajoiosa, Alicante, important navire transportant plusieurs milliers d'amphores à salaisons du sud de l'Hispanie, coulé dans les dernières années du règne de Néron[39].
- IMP CAES et VESP AVG, sur 17 lingots de l'épave *Cabrera 6* (Baléares). Le deuxième cachet identifie sans aucun problème l'empereur Vespasien[40].
- NER AVG, sur un lingot isolé trouvé dans une maison d'habitation à Pompéi, *regio* VIII, *insula* 7 (*CIL* X, 8339).

Le métal hispanique n'est pas seul concerné. Les cachets impériaux sont aussi attestés sur des lingots de plomb d'origine germanique, ceux découverts au début des années 2000, d'une part aux Saintes-Maries-de-la-Mer (épave *SM 1*, cachet IMP CAES)[41], d'autre part à Rena Maiore, sur la côte nord-occidentale de la Sardaigne (cachet IMP)[42]. Aucun cachet impérial n'est connu en revanche sur les flans plano-convexes hispaniques. Au contraire, sur la deuxième grande catégorie de lingots de cuivre romains connus, celle des culots hémisphériques (2e moitié du IIe s.), on trouve de grandes inscriptions tracées après lingotage au burin ou au ciseau sur la face plane. Elles posent pour la plupart des difficultés de lecture, en raison de la surface boursouflée et irrégulière des pièces et de l'usure due à leur long séjour sous l'eau. Trois proviennent de l'épave de *Planier 2*[43]. Des noms, pas toujours facilement identifiables, apparaissent ; l'un des lingots mentionne l'empereur Antonin. Deux autres lingots proviennent sans doute d'un même gisement non identifié au large de Marseillan[44]. Eux

[39] Rico – De Juan – Cibecchini, à paraître.

[40] Parker 1992, 1017 ; Brown 2011, n° 56 (p. 282-286).

[41] Long – Domergue 1995.

[42] Riccardi – Genovesi 2002. Sur le plomb germanique, mieux connu aujourd'hui grâce à des découvertes récentes, voir la mise au point de Raepsaet-Charlier 2011.

[43] Domergue 1990, p. 285.

[44] Laubenheimer-Leenhardt 1973, p. 52-55, n° 24 ; Domergue – Rico 2002, p. 144-147.

aussi présentent des inscriptions couvrantes parmi lesquelles on a pu reconnaître, outre l'indication du poids des lingots, les noms d'agents de l'administration impériale : sur l'un, un procurateur équestre ou affranchi, L. Caesius Severus ; sur l'autre, un esclave impérial, Telesphorus ; commun aux deux lingots, un personnage du nom de Felix, précédé des lettres PR que nous avons proposé de développer, au regard des autres informations données par les inscriptions, en *pr(aepositus)* ou *pr(obator)*. Le Felix en question serait celui, esclave ou affranchi, qui aurait contrôlé le poids des lingots, indiqué sur l'un et l'autre à la suite, à la dernière ligne des deux inscriptions[45].

L'ensemble de ces inscriptions, sur plomb comme sur cuivre, désignent l'État romain, à travers la mention de l'empereur ou de membres de son administration, comme le dernier possesseur des lingots. Assurément, il ne s'agit pas de voir ici l'État dans le rôle d'un commerçant. Celui-ci en effet avait besoin de métaux, pour la frappe de monnaies (or, argent, cuivre), pour les chantiers publics (plomb, sans doute fer aussi), mais ne les produisait pas lui-même, même s'il ne se désintéressait pas complètement de leur production. Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans les détails sur le rôle de l'État romain, républicain d'abord, puis impérial, dans la production des métaux[46]. On rappellera qu'elle avait été confiée à des particuliers, entrepreneurs privés organisés ou pas en *societates*, selon le régime de l'*occupatio*, ou la possibilité de jouissance d'une mine et de son produit, cela étant sous conditions, fiscales en particulier. Tel était, à grands traits, le système de gestion utilisé dans les mines depuis l'époque républicaine, qui ne devait pas souffrir de grands changements à l'époque impériale, même dans les *metalla publica*, autres qu'un contrôle plus étroit de l'autorité publique. Échappaient notamment à ce système les grandes mines aurifères à ciel ouvert du Nord-Ouest de la péninsule Ibérique, placées sous régie directe, et dont l'État se réservait la totalité de la production. Pour le reste, l'État se procurait les métaux dont il avait besoin de deux façons : par le biais d'une part de la fiscalité pesant sur les mines – on se rappellera le revenu que l'État républicain tirait, aux dires de Polybe, de l'exploitation des mines d'argent de *Carthago Noua*, 25 000 drachmes par jour[47] –, par des achats sur le marché d'autre part. Les cachets impériaux des lingots de plomb de *Bou Ferrer*, *Cabrera 6* et Pompéi en sont l'illustration, quelle que soit la façon dont l'État se les était procurés. Ils signalaient la propriété impériale des lingots et permettaient de les identifier comme tels

[45] *Ibid.*, p. 146
[46] Domergue 2008, p. 190-203.
[47] *Apud* Strabon, III, 2, 10.

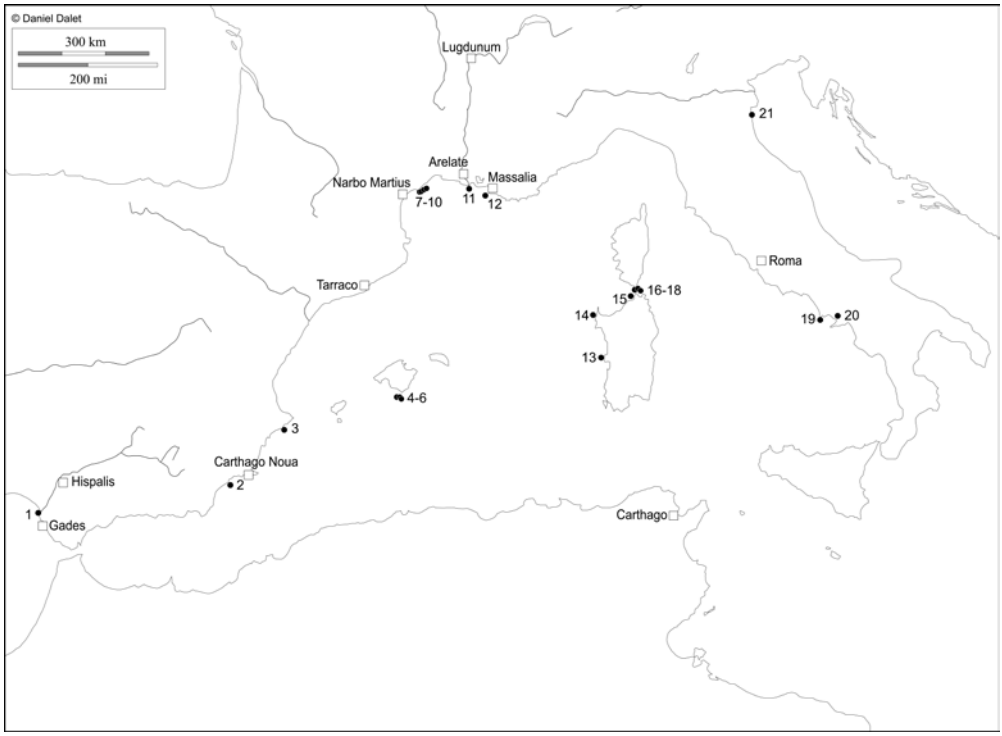
dans les cargaisons auxquelles ils avaient été intégrés dans des navires qui assuraient les rotations commerciales depuis l'Espagne et qui transportaient d'autres marchandises qui ne relevaient pas nécessairement de l'État. C'est le cas sans aucun doute de *Bou Ferrer* et de ses milliers d'amphores à salaisons, transportées pour le compte sans doute d'un ou de plusieurs négociants privés. Mais ces cachets étaient peut-être aussi destinés aux agents du *portorium*. Propriété de l'État, les lingots ainsi marqués devaient en effet échapper aux taxes douanières qui grevaient à l'inverse le commerce libre. C'est en effet une des dispositions de la *lex portorii Asiae* découverte à Éphèse, qui stipule qu'aux marchandises transportées au nom de l'État était appliquée une franchise douanière, et en particulier au « cuivre et (à) l'argent estampillés »[48]. Dès lors, on ne voit pas de raison pour que des dispositions analogues n'aient pas figuré dans le règlement douanier de l'Hispanie, si stratégique pour l'État romain pour la fourniture de métaux, nobles comme vils. Le mode d'acquisition des métaux, ici du plomb, ne change pas par rapport à ce que nous avons vu pour l'approvisionnement du marché libre. Il est probable que l'État, par l'intermédiaire de ses agents, se fournissait auprès de ces mêmes négociants qui, dans les ports de commerce, avaient collecté les métaux auprès des *mercatores* qui parcouraient les régions minières. Cela expliquerait, autant pour les lingots de *Bou Ferrer* que pour ceux de *Cabrera 6*, l'hétérogénéité des lots portant des cachets impériaux[49] : au moins 4 ateliers différents pour 7 lingots dont les estampilles dorsales sont lisibles sur *Bou Ferrer*, 7 pour 16 lingots dans le cas de *Cabrera 6*. Ces lingots, achetés par l'État à des conditions peut-être avantageuses pour lui, étaient ensuite transportés par des naviculaires privés qui étaient normalement rétribués pour le service rendu. À l'arrivée, principalement Ostie et peut-être même Pouzzoles, ils étaient pris en charge par d'autres agents de l'administration. De leur côté, les grandes inscriptions des lingots de cuivre de *Planier 2* et de Marseillan signalent, de la même manière que les cachets impériaux sur les lingots de plomb, la propriété de l'État. À l'inverse de ces derniers, elles auraient été réalisées à la mine même où se trouvaient ses agents qui allaient y faire figurer leurs noms. Ces lingots correspondaient soit à la valeur en nature des taxes auxquelles étaient astreints les entrepreneurs miniers, soit à des achats par l'administration elle-même. Il lui revenait alors – à

[48] Domergue 1994b, p. 105.

[49] C'est là un autre argument pour exclure un régime partiaire des mines à l'époque impériale, longtemps retenu à partir de l'une des rubriques de la *lex Vipascensis*, en vertu duquel un producteur devait la moitié de la production à l'administration impériale ; cf. Domergue 2008, p. 200.

ses représentants en tout cas – de les faire parvenir jusqu'au port d'embarquement et de les expédier par mer vers l'Italie ou d'autres lieux de l'Empire, avec le concours, comme le faisaient de leur côté les marchands, de naviculaires privés.

Ces métaux, l'État pouvait les remettre dans le marché, une partie d'entre eux en tout cas ; c'est ce que suggère le lingot de Pompéi qui porte un cachet au nom de l'empereur Néron. Cela n'en faisait pas pour autant un acteur du commerce à part entière. Le lingot de Pompéi a pu faire partie d'un lot non utilisé et qu'il n'intéressait pas à l'État de conserver.



1. *Chipiona*
2. *Aguilas*
3. *Bou Ferrer*
4. *Cabrera 4*
5. *Cabrera 5*
6. *Cabrera* 6
7. *Aresquiers 5*
8. *Corniche 6*
9. *Riches Dunes*
10. *Marseillan*
11. *Saintes-Maries 1*
12. *Planier 2*
13. *Mal di Ventre* C
14. *Scoglio Businco*
15. *Rena Maiore*
16. *Lavezzi 1*
17. *Sud-Lavezzi 2*
18. *Sud-Perduto 2*
19. Ischia
20. Pompéi
21. *Comacchio*.

Fig. 1 – Carte de localisation des sites (terrestres et sous-marins) mentionnés dans le texte (Fond de carte © histgeo.ac-aix-marseille.f).

Conclusion

Pénétrer les arcanes du commerce des métaux dans l'Antiquité romaine ne va pas sans difficultés, on a pu s'en rendre compte dans les pages qui précèdent. C'est d'autant plus vrai quand on essaie de replacer au cœur de la discussion ceux qui ont permis de faire fonctionner le marché des métaux antiques, les commerçants bien sûr, mais aussi l'État romain. Il fallait d'abord identifier les premiers et, selon les métaux, les choses sont plus ou moins aisées. Sans être pléthorique, la documentation ne manque pas. Il s'agit essentiellement des inscriptions, diverses – noms sous une forme parfois très abrégée, sigles combinant des lettres et des chiffres, indications numériques –, qui ont été apposées sur les lingots. Mais du fait de leur nature, un certain nombre de zones d'ombre subsistent tant sur la signification de certains de ces sigles que sur l'identification des personnes nommées. En témoigne le long développement consacré aux marques observées sur les lingots de cuivre – et ceux, plus particulièrement de *Sud-Lavezzi 2* –, parmi lesquelles on a essayé, tant bien que mal, de distinguer celles qui relèvent de la phase de production des lingots, et celles, de l'autre côté, qui ressortissent à leur commercialisation. La difficulté est moindre pour les lingots de plomb. Pour une partie d'entre elles, ces « marques de commerce » signalent des individus, de condition libre, qui apparaissent indépendants du monde des producteurs. L'enjeu est alors de préciser leur place exacte dans la chaîne commerciale du métal. Celle-ci apparaît comme fortement segmentée, reléguant à un second plan la figure du négociant ou commerçant-exportateur « unique » qui assurait le transfert, sous sa seule responsabilité, d'un lot de lingots de la mine au marché. Les différents cachets de commerce observés sur quelques lots de plomb, certains complets (*Sud-Perduto 2*), d'autres pas (*Cabrera 5*, *Chipiona*), avaient déjà révélé l'intervention d'acteurs différents dans la prise en charge des lingots depuis la mine jusqu'au port où ils avaient été finalement embarqués. À l'autre bout de la chaîne, les lingots d'Herculanum et de Pompéi, signalent l'existence de nouveaux intermédiaires agissant depuis les ports de réception des cargaisons métalliques, tous acteurs d'un processus commercial complexe au cours de laquelle le métal changeait à plusieurs reprises de mains et dans lequel l'État romain a pu avoir à un moment donné toute sa place. Mais d'une manière générale, notre enquête se termine aux lieux de regroupement du métal dans la province même, dans les ports d'où il était expédié, *Gades* pour le cuivre de la Ceinture pyriteuse, *Hispalis* surtout, pour le plomb et le cuivre de la Sierra Morena et sans doute le cuivre des plus proches mines de la Ceinture

pyriteuse. Elle met surtout en évidence l'importance de la colonie romuléenne, qui apparaît comme le principal marché de gros du métal de l'Hispanie méridionale et laisse imaginer l'infrastructure qui devait y exister pour assurer dans les meilleures conditions la réception, le stockage et l'embarquement des métaux qui lui provenaient. Imaginer seulement, car l'archéologie n'en a pas encore fourni de vestiges.

Comment fonctionnait ce marché de gros ? Il était sans nul doute le point de rencontre de tous ces marchands qui redistribuaient ensuite au loin les métaux qu'ils avaient acquis. C'est à *Hispalis* que le naviculaire Appius Iunius Zethus embarqua la centaine de lingots de plomb qui devaient couler avec son bateau dans le détroit de Bonifacio. C'est aussi à *Hispalis* que des marchands comme M. Licinius Ausua (*Cabrera 4*), P. Turpilius Ger( ), M. Accius Ant( ) et L. Agrius (*Sud-Perduto 2*) ou encore L. Fannius Demetrius (*Cabrera 5*) avaient pris possession du plomb qu'ils estampillèrent de leurs noms. Et ce fut sans doute aussi le cas pour les flans de cuivre de *Sud-Lavezzi 2* marqués aux noms de quatre *mercatores* différents et embarqués dans le navire de Iunius Zethus. Comment ces marchands s'étaient-ils approvisionnés ? C'est là qu'il faut faire intervenir un échelon intermédiaire, celui de grossistes, de *negotiatores* réunissant et stockant des métaux de provenances diverses, difficiles pourtant à saisir faute de pouvoir les identifier avec certitude sur nos lingots. Peut-être tout simplement parce qu'ils ne les marquaient pas, restant définitivement dans l'ombre. Ces **negotiatores metallorum* semblent pourtant bien avoir été un des rouages essentiels d'une chaîne commerciale plus complexe que ce que l'on pouvait, au premier regard, imaginer, et que l'on a essayé de restituer au travers de petites inscriptions, bien souvent indigentes mais qui n'en restent pas moins riches par les questions qu'elles amènent à poser.

Christian Rico
TRACES UMR 5608 – Université Toulouse Jean Jaurès

Claude Domergue
TRACES UMR 5608 – Université Toulouse Jean Jaurès